

Jouir de colère

Le premier roman de Murat Uyrkulak, une plongée aventureuse dans la gauche turque

Nentre pas ici qui veut. *Tol*, premier roman de Murat Uyrkulak, 38 ans (mais 30 au moment de son écriture), est muni d'une porte à tambour un peu battant. Et d'un mode d'emploi par lequel il faut commencer, même s'il se trouve à la toute dernière page. On y explique la signification de certains prénoms (Sair, «Poète» ou Ada, «Pe»), ou leur clé (ainsi Gul, la Rose, fait référence à Rosa Luxembourg) et la valeur des personnages historiques turcs cités, dont un paquet de militants communistes et révolutionnaires. Quant à *tol*, cela signifie «colère» en kurde et, avec un «l» en plus, «fou» en allemand, langue d'émigration privilégiée. La tonalité générale est ainsi celle du maudit, du mal dit, de la poésie. Echantillon à la page 203: «Oh, silence du temple incendié, imam jouvenceau, pope aux yeux porcins amateur de fillettes, oh, megalithes, oh, gastrites. Culottes sales du plus délicat des poètes, passage aux latrines des reines de beauté. L'imbécile ne se doutait même pas que l'amour de sa vie avait des envies de pisser. Peuple qui cherche à rejeter ses chaînes.»

Tol est ainsi un roman à foison, un texte-constricteur, plutôt corail que choral, même si les voix s'y mêlent. Le narrateur se nomme Yusuf. Le raki est son ami, et le cognac, et le hasch, ce qui explique souvent les approximations de son discours, les accrocs au continuum spatio-temporel. Il est apparemment accusé de terrorisme, mais il ne sait

ni pourquoi ni tout à fait comment. Il croit n'avoir pas de père jusqu'à ce qu'il rencontre Sair qui, tout en extrayant «de ses dents les restes de sauce» de son repas, lui confie une liasse de «récits écrits à diverses périodes» par «diverses personnes». Lesdits textes s'insèrent au hasard des chapitres (on ne comprend pas immédiatement qu'on a changé de narrateur, il faut se fier aux titres) car Yusuf a interdiction de lire «tout d'un seul trait». Le tissage des récits permet en effet d'«écrire ce livre» que nous tenons entre les mains et qui se fait sous nos yeux, par notre lecture même. On finit par remonter au père de Yusuf, Oguz, étudiant d'extrême gauche qui finit rebelle par les monts Gabar dans le sud-est kurde de la Turquie.

Et à beaucoup d'autres personnages, qui forment un portrait métaphorique de la gauche turque depuis les années 50, avec arrêt prolongé dans les années 70. C'est de famille, Uyrkulak s'en est expliqué ailleurs: son oncle était toujours en planque, les récits de torture constituaient le quotidien du gamin. En exil dans son propre pays, sa famille déménageait sans cesse. A la fac, Uyrkulak se prend des coups de matraque plus souvent qu'à son tour. Puis «l'URSS a disparu. 80 000 personnes sont mortes en Roumanie. Ni mon oncle ni mon père n'ont su quoi faire de leur peau. L'un est devenu kémaliste et l'autre anarchiste. Et ils se sont mis à courir après des jeunettes» (entretien avec Ash Dadaç et Hazal Halavut sur www.arteeast.org).



MURAT UYRKULAK
Tol

Traduit du turc par Jean Descat
Galaade Editions,
384 pp., 21,90 €.

Cette épopée de la minorité, de la faillite, s'ex prime par le dépenaillé des aventures du héros et un sens de la formule réjouissant : «*Avant de m'endormir, j'ai dit au chien : "Autrefois, j'étais en grosses lettres, maintenant je suis en petits caractères..."*» La révolte n'est plus dans la chair du pays mais dans l'invasion de la langue par l'invention débri-dée : «*Le cœur du pays, ses mains et ses pieds et aussi d'autres parties moins évidentes se révoltèrent. La ville qui était considérée comme le centre géographique et administratif de la nation empoigna des armes qui avaient la même couleur que ses bâtiments, un homme au visage anguleux, se radoucissant, se reprenant, entreprit d'enseigner aux gens comment il fallait vivre. Les deux cités qui étaient l'âme du pays, tournées vers la mer, avaient affûté leurs rêves et connaissaient le sacrifice. Ces ports gracieux et élégants savaient verser leur sang.*» Gageons que le traducteur, Jean Descat, n'est pas pour rien dans l'hallucinant travail de rythme, de son, de chocs de cette prose (ainsi la dernière phrase citée, qui rime et se découpe en tranches égales surmontées d'une cerise rouge : «*ces ports gracieux / et élégants / savaient verser / leur sang*»).

Tout au long de *Tol*, le narrateur se plaint de ne pas arriver à écrire son roman. Façon de dire que l'histoire politique n'avance pas comme une narration (depuis la fin) mais se met sens dessus dessous à coups de désirs.

ÉRIC LORET